

Célébrations

Corbeau. Texte de Jean-Frédéric Messier, mise en scène d'André Laliberté, production du Théâtre de l'Oeil, à la Maison de la culture Frontenac, le 25 septembre 2013. *Ubu sur la table*. Adaptation, jeu et mise en scène d'Olivier Ducas et Francis Monty, d'après *Ubu roi* d'Alfred Jarry, une production du Théâtre de la Pire Espèce, au théâtre Aux Écuries, les 4, 11, 18, 25 octobre et le 1^{er} novembre 2013.

Ubu sur la table, Adaptation, jeu et mise en scène d'Olivier Ducas et Francis Monty, d'après *Ubu roi* d'Alfred Jarry, une production du Théâtre de la Pire Espèce, au théâtre Aux Écuries, les 4, 11, 18, 25 octobre et le 1^{er} novembre 2013.

Instructions pour un éventuel gouvernement socialiste qui souhaiterait abolir la fête de Noël. Texte de Michael Mackenzie, traduit de l'anglais par Alexis Martin, mise en scène de Marc Beaupré, une production du Théâtre d'Aujourd'hui, du 8 octobre au 2 novembre 2013.

Gilbert David

Number 247, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71123ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

David, G. (2014). Review of [Célébrations / *Corbeau*. Texte de Jean-Frédéric Messier, mise en scène d'André Laliberté, production du Théâtre de l'Oeil, à la Maison de la culture Frontenac, le 25 septembre 2013. *Ubu sur la table*. Adaptation, jeu et mise en scène d'Olivier Ducas et Francis Monty, d'après *Ubu roi* d'Alfred Jarry, une production du Théâtre de la Pire Espèce, au théâtre Aux Écuries, les 4, 11, 18, 25 octobre et le 1^{er} novembre 2013. / *Ubu sur la table*, Adaptation, jeu et mise en scène d'Olivier Ducas et Francis Monty, d'après *Ubu roi* d'Alfred Jarry, une production du Théâtre de la Pire Espèce, au théâtre Aux Écuries, les 4, 11, 18, 25 octobre et le 1^{er} novembre 2013. / *Instructions pour un éventuel gouvernement socialiste qui souhaiterait abolir la fête de Noël*. Texte de Michael Mackenzie, traduit de l'anglais par Alexis Martin, mise en scène de Marc Beaupré, une production du Théâtre d'Aujourd'hui, du 8 octobre au 2 novembre 2013.] *Spirale*, (247), 88–90.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Célébrations

PAR GILBERT DAVID

CORBEAU

Texte de Jean-Frédéric Messier, mise en scène d'André Laliberté,
production du Théâtre de l'Œil,
à la Maison de la culture Frontenac, le 25 septembre 2013.

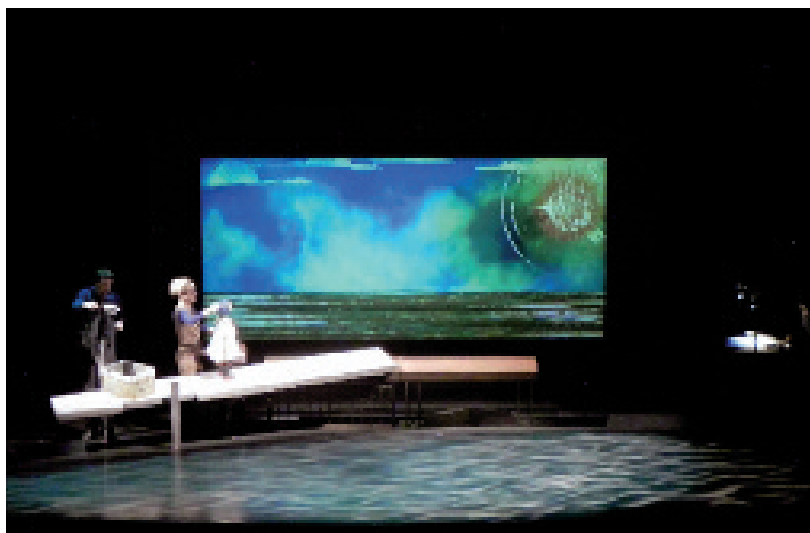
UBU SUR LA TABLE

Adaptation, jeu et mise en scène d'Olivier Ducas et Francis Monty,
d'après *Ubu roi* d'Alfred Jarry, une production du Théâtre de la Pire Espèce, au théâtre Aux Écuries,
les 4, 11, 18, 25 octobre et le 1^{er} novembre 2013.

INSTRUCTIONS POUR UN ÉVENTUEL GOUVERNEMENT SOCIALISTE QUI SOUHAITERAIT ABOLIR LA FÊTE DE NOËL

Texte de Michael Mackenzie,
traduit de l'anglais par Alexis Martin, mise en scène de Marc Beaupré, une production du Théâtre d'Aujourd'hui,
du 8 octobre au 2 novembre 2013.

En dépit des lourds nuages noirs qui obscurcissent le climat théâtral au Québec par les temps qui courent, comment ne pas saluer les réussites au long cours de deux productions en théâtre de marionnettes, un secteur souvent négligé par le tout-venant de la presse écrite et électronique? Je me suis moi-même retrouvé en mode rattrapage, puisque je n'avais pas vu *Corbeau* du Théâtre de l'Œil lors de sa création en octobre 2012 — une 25^e création depuis 1973 —, et que sa reprise récente a coïncidé avec la célébration du 40^e anniversaire de fondation de cette compagnie. En ce qui concerne *Ubu sur la table*, le Théâtre de la Pire Espèce soulignait de son côté la 15^e année de cette production, créée en 1998 et qui a été jouée depuis dans une dizaine de pays, en totalisant quelque 750 représentations — ce qui est tout un exploit, et rappelle, s'il en était besoin, combien il importe que les compagnies de création, toutes catégories confondues, aient une stratégie de diffusion hors Québec pour espérer durer. Quant à la création en français de la pièce de Michael Mackenzie, son titre engage la discussion sur la nécessité de passer à la trappe les festivités ultra-commerciales de fin d'année, comme quoi il y a célébrations et célébrations...



Corbeau du Théâtre de l'Œil. Photo : Richard Lacroix.

ÉLOGE DU TRICKSTER

Jean-Frédéric Messier, auteur d'un texte minimaliste et inspirant, a travaillé trois ans avec le metteur en scène de *Corbeau*, André Laliberté, qu'a rejoint par la suite, avec un savoir-faire accompli, Richard Lacroix à la scénographie et à la conception des marionnettes. Le résultat est stupéfiant de poésie ver-

bale et visuelle, en épousant la force tranquille d'un *drame de la vie* où l'humour s'entremêle aux moments de vérité d'une humble existence, celle de Nukum, une Amérindienne, que l'on accompagne en trois temps : enfant, jeune fille et, dans un grand saut temporel, grand-mère en fin de vie, dont Saskia, sa petite-fille, va raconter la vie.



Ubu sur la table du Théâtre de la Pire Espèce. Photo : Djevo.

Le Corbeau de la fable se décline lui-même en trois états (enfant, garçon, adulte), mais il incarne surtout la figure du *trickster*, une sorte d'antihéros qui, selon Messier, « transforme l'ordre social par ses gaffes et ses maladroites ». L'auteur avoue s'être inspiré librement de contes amérindiens, en les resituant toutefois dans un contexte contemporain. C'est ainsi que la première apparition du Corbeau a lieu pendant que Saskia, contemplant de son balcon la vie urbaine, se délecte d'une portion de frites qui attise la convoitise du noir volatile, dont les cris stridents « *Des frites! Des frites!* » ponctueront régulièrement ses autres interventions tout au long du spectacle, à la plus grande joie de tous.

On se souviendra à cet égard des mots de Maeterlinck, dans « Le tragique quotidien », dont une grande partie de la dramaturgie s'est inspirée en effet du théâtre de marionnettes : « *Il ne s'agit plus ici de la lutte déterminée d'un être contre un être, de la lutte d'un désir contre un autre désir ou de l'éternel combat de la passion et du devoir. Il s'agirait plutôt de faire voir ce qu'il y a d'étonnant dans le seul fait de vivre.* » Et c'est une telle approche de l'étonnement que cultive avec bonheur le Théâtre de l'Œil en installant ses créatures dans un dispositif ouvert au merveilleux et à la méditation. Les marionnettistes manipulent les petites poupées à vue de même que les

praticables et accessoires de jeu, alors que, placée du côté cour, une table au-dessus de laquelle on a installé une caméra, permet aux marionnettistes de projeter sur le grand écran central les images de décors en silhouette, des mini-marionnettes et des acétates qui assurent un jeu complexe de références et de métamorphoses. La simplicité apparente des procédés n'interdit aucunement, bien au contraire, la sensation d'être au diapason des choses de la vie, dans toute leur profondeur existentielle, voire mythique. C'est dire que ce théâtre d'abord destiné au jeune public s'adresse en réalité à tous. Je m'en voudrais de ne pas souligner, en terminant, la remarquable publication qui accompagne ce spectacle-anniversaire de la compagnie : *Corbeau* (L'Instant scène, 2013) est un album où sont regroupés le texte de Messier, des commentaires sur le processus créatif et d'innombrables dessins préparatoires de Richard Lacroix, ainsi que plusieurs photos de la production : un régal à coup sûr pour l'œil et pour l'esprit!

UBU SE MET À TABLE

J'ai vu de nombreuses productions d'*Ubu roi* depuis les années soixante-dix. Vers la fin de ma vingtaine, j'ai même monté la pièce, avec un collègue du Collège de Rosemont, en accouchant d'une version en joul du célèbre hypertexte icono-

claste de Jarry, qualifié par ce dernier de théâtre de potache... Mais, à ce jour, c'est la production *Les Ubu* en 1991 par, comme de juste, UBU compagnie de création, dans l'adaptation et la mise en scène de Denis Marleau, qui m'apparaît s'imposer en tant que réussite inégalée au Québec — ne serait-ce que pour la composition sinistre et hilarante de *Mère Ubu* par Carl Béchard.

Il faudra maintenant ajouter à ce court palmarès le spectacle fait de bric et de broc du Théâtre de la Pire Espèce qui, avec son *Ubu sur la table*, retourne aux origines mêmes de la proposition d'inspiration potachique, à savoir un théâtre de marionnettes réalisé par des lycéens. Le coup de génie du duo des fondateurs de la compagnie, Olivier Ducas et Francis Monty, est de jouer à fond la carte de la grossièreté et du traitement *trash*, en utilisant divers accessoires domestiques — dont le papier de toilette, une lavette dégarnie pour figurer *Mère Ubu*, un marteau pour le Capitaine Bordure — ou culinaires — Père Ubu en bouteille verseuse où s'agit un bouillon de culture douteux, Venceslas en couvercle renversé de cafetière italienne, etc. Nous frayons allègrement avec les référents grotesques de fantoches aux bas instincts et diablement salissants aussi bien qu'avec les péripéties rocambolesques d'une action lestée d'un arbitraire à la puissance dix.

Les deux marionnettistes construisent le spectacle à même une petite table — d'où le titre —, flanquée de deux fragiles supports d'éclairage empruntés à un patenteux du dimanche : autour et derrière eux, on a remisé mille et un objets hétéroclites qu'ils emploient selon les besoins du moment et qu'ils abandonnent aussitôt leur usage accompli à leur statut de déchets. Il faut encore souligner la variété des accents et des tons pour identifier la galerie de personnages et la distance constante des marionnettistes dans l'exécution de la partition, passant de l'enflure d'une grande production hollywoodienne, musique et écriteaux sommaires à l'appui, aux clins d'œil complices avec le public — parmi lequel on a désigné, d'entrée de jeu, une « victime » qui servira de souffre-douleur putatif tout au long de la représentation, entre autres lorsque l'on procède à la décapitation des Nobles en assénant des coups de marteau à des cuillères qui se transforment

en objets volants dirigés vers la pauvre cible assise au premier rang...

Un spectacle « hénorme », donc, qui n'hésite pas à mêler les parlures locales aux jurons, aux obscénités et aux célèbres déformations langagières de l'original. Ce spectacle renoue ainsi, par un feu roulant de gags dignes des grands acteurs burlesques, avec la tradition de la farce — un genre immémorial qui mériterait d'avoir une plus grande place sur nos scènes, avec ou sans marionnettes, car les situations ubuesques ne manquent pas dans notre actualité pour un auteur qui saurait en exploiter les ressorts satiriques...

UN THÉORÈME DOUBLÉ D'UN THRILLER ET D'UN DRAME DE MŒURS

Les titres longs — comme *Instructions pour un éventuel gouvernement socialiste qui voudrait abolir la fête de Noël* qu'a choisi Michael Mackenzie pour sa plus récente pièce traduite de l'anglais par Alexis Martin —, me laissent toujours perplexes : à quoi bon ici une telle enflure aux sous-entendus programmatiques ? Une fois le spectacle vu, je me dis que l'auteur aurait pu choisir tout simplement *Le sang du trader* comme titre, quitte à transformer en sous-titre les dites *Instructions...* (que j'abrègerai ainsi dans la suite de mon texte). Mais l'essentiel n'est pas là, bien entendu.

Comme la production aura quitté l'affiche au moment où paraîtront ces lignes, je

ne risque pas de gâter le plaisir du public en décortiquant la mise en intrigue de cette espèce de théorème sur la débâcle financière qui a suivi la faillite de la banque d'investissement multinationale Lehman Brothers le 15 septembre 2008 aux États-Unis. En pleine nuit, deux heures après l'annonce de cette faillite, dans une salle d'attente d'une froideur clinique, avec l'alignement étudié de ses chaises au design raffiné, en haut d'une quelconque tour de bureaux, s'impatiente un patron-trader de la haute finance (un Luc Picard en feu) face à l'arrivée impromptue de Cass, une jeune employée aux abois (bouleversante Sophie Desmarais) qui, on l'apprendra peu à peu, est suivie par un psy, à la suite d'un « évènement » qui concerne son vis-à-vis. Au cours de ce thriller psychologique en forme de huis clos, que ne viennent déranger sporadiquement que des appels entrants ou sortants d'un téléphone portable, les masques vont peu à peu tomber. Le metteur en scène Marc Beaupré dirige les deux acteurs avec aplomb, mais je ne suis pas sûr de le suivre lorsqu'il affirme, dans la deuxième livraison de 3900, l'intéressant nouveau magazine du Théâtre d'Aujourd'hui, que la pièce « n'est pas un pamphlet », car, s'il est vrai que le grand patron en cause n'est pas réduit à un cliché du businessman rompu à l'exercice des manipulations boursières, il n'en demeure pas moins un exécrationnel exploitateur de la « confiance » des petits épargnants (ou je ne sais pas pourquoi Mackenzie l'aurait choisi pour questionner de l'intérieur les appétits sans limites

qui gouvernent l'activité de son *trader*, et son comportement odieux de mari acculé au divorce par une femme revancharde et gourmande).

Toujours est-il que, pour éviter la charge frontale, Mackenzie imagine une situation qui va, hélas !, s'en remettre aux solutions de facilité du mélodrame, car Cass, qu'aurait tenté d'abuser le *trader* lors d'une soirée bien arrosée quelques mois auparavant, se trouve à être — coup de théâtre ! — sa propre fille, laquelle, depuis « l'évènement » malheureux, cherche à retrouver un semblant d'équilibre psychique face à un père, aussi aveuglé qu'Œdipe, qui a bien failli commettre un inceste... Cette conjoncture qui juxtapose un drame de mœurs — soyons indulgents — à une catastrophe financière, met l'accent, contre toute attente, sur la vulnérabilité du *trader*, en le gratifiant *in extremis* d'une humanité capable d'émouvoir tout un chacun. Quant à la mère de Cass, ancienne idylle du *trader* en devenant et source du message touchant l'abolition de la fête de Noël, elle nous fournit en sous-main une clé pour déconstruire la structure d'une société de consommation qui n'a plus d'autre finalité que le profit à n'importe quel prix. Mais cela reste insuffisant pour hausser un tel théorème au niveau d'une parabole *énigmatique* sur la stupidité humaine. ⊥

1. *Le trésor des humbles*, Grasset, 2008, p. 117.

librairie spécialisée
en art actuel,
littérature théorique
et critique

2 ste-catherine est
espace 302
514 842 5579

www
librairieformats
org

une initiative
du rcaa

FORMATS



Conseil des arts
et des lettres
Québec

Culture,
Communication et
Condition féminine
Québec

